

et de la *Débâcle* qui décrit les cohues de Lourdes, c'est l'apôtre social qui y voit le symbole grandiose de l'humanité portée au-devant du mystère par un immense souffle de foi et d'espérance. Dès le premier chapitre, cette intention est manifeste :

„Pierre croyait les entendre, ces trains en branle, ces trains venus de partout, convergeant tous vers le même creux de roche, où flamboyaient des cierges. Tous grondaient, parmi des cris de douleur et l'envolement des cantiques. C'étaient les hôpitaux des maladies désespérées, la ruée de la souffrance humaine vers l'espoir de la guérison, un furieux besoin de soulagement, au travers des crises accrues, sous la menace de la mort hâtée, affreuse, dans une bousculade de cohue. Ils roulaient, ils roulaient encore, ils roulaient sans fin, charriant la misère de ce monde, en route pour la divine illusion, santé des infirmes et consolatrice des affligés“.

Devant cette bonté navrée, cette humanité fraternelle et pitoyable, cette sensibilité toute chrétienne qui trempe de pleurs toutes les pages de son œuvre, les scrupules de l'artiste disparaissent. Ce n'est certes pas Zola qui souffrirait de l'inconcevable laideur qui s'étale dans Lourdes, des ignominies artistiques dont, selon Huysmans, la dégénérescence des hommes d'église vous y inflige la vue. „Nulle part, déclare Huysmans, le satanisme de la laideur ne s'est imposé plus véhément et plus cynique qu'à Lourdes.... Lourdes est le parangon de la turpitude ecclésiiale de l'art, et il est dans son genre unique.“ La basilique „grelotte maigre comme une perche sous son chapeau de pierrot,“ ses nefs sont remplies d'un tel bric-à-brac de ridicule bondieusarderie qu'on en emporte un invincible haut-le-corps. Que dire du Rosaire, ce „cirque hydropique dont le ventre